

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي  
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE

ⵎⴰⵎⴻⵔⵉ ⵎⴰⵎⴻⵎⴻⵔⵉ ⵏ ⵜⴰⵣⵣⴰⵢⵔ  
ⵏ ⵓⵣⵣⵓ  
ⵏ ⵙⵏⵉⵙⵏⵉ ⵏ ⵙⵏⵉⵙⵏⵉ  
ⵏ ⵙⵏⵉⵙⵏⵉ ⵏ ⵙⵏⵉⵙⵏⵉ

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI-  
OUZOU  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS



جامعة مولود معمري - تيزي وزو

كلية الآداب واللغات  
قسم اللغة الفرنسية

N° d'Ordre : .....

N° de série : .....

## Mémoire en vue de l'obtention Du diplôme de master

DOMAINE : Lettres et langues étrangères

FILIERE : Langue Française

SPECIALITE : Littérature et Civilisation

### Sujet

**L'écriture de l'Histoire dans *Les petits de décembre*  
de Kaouther Adimi**

Présenté par :

M<sup>lle</sup> Dounia AIT ADAR

M. Belkacem AIT LEFKI

Encadré par :

M. Hakim MAHMOUDI

### Jury de soutenance :

Présidente : Loucif Yamina

MCB, UMMTO

Rapporteur : MAHMOUDI Hakim,

MCA, UMMTO

Examinatrice : Ait Hami Farida

MAA, UMMTO

**Promotion : Juin 2025**

# Remerciements

Alors que ce travail de recherche touche à sa fin, nous ressentons le besoin sincère d'exprimer toute notre gratitude envers celles et ceux qui nous ont accompagnés et soutenus tout au long de cette aventure intellectuelle et personnelle.

Avant toute chose, nous tenons à exprimer notre profonde reconnaissance à Monsieur Mahmoudi Hakim, notre directeur de mémoire, pour son accompagnement précieux, sa disponibilité, ses conseils éclairés et sa bienveillance. Son encadrement rigoureux a été fondamental dans l'élaboration et l'aboutissement de ce travail.

Nous adressons aussi nos sincères remerciements aux membres du jury qui ont accepté de consacrer de leur temps pour évaluer ce mémoire. Leurs observations et remarques sont, pour nous, d'un grand intérêt.

Nous remercions également l'ensemble des enseignants du département de français pour la richesse des enseignements transmis au fil des années, ainsi que pour leur engagement dans notre formation.

Nous n'oublions pas de remercier toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce mémoire : documentalistes, professionnels, personnes interrogées, etc.

Un grand merci à nos collègues et camarades de promotion pour leurs soutiens, leurs encouragements et les nombreux moments de partage.

Enfin, nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance à nos familles et à nos proches pour leur amour, leur patience et leur soutien indéfectible tout au long de ce parcours.

## Dédicace

À mon père,

Pilier discret de ma vie, dont la sagesse m'a guidé et dont le courage m'a inspiré.

Merci pour ta confiance, ton exigence bienveillante et ta façon unique de me montrer que tout est possible avec détermination.

Ce mémoire porte aussi ton empreinte.

À ma mère,

Source infinie de tendresse, de force et de lumière.

Merci pour ton amour sans condition, ton écoute inlassable et ta foi constante en moi.

Ce mémoire est le reflet de tout ce que tu m'as appris, par tes gestes, tes mots et ton cœur.

À mon frère et sœur, pour leur complicité, leur humour, et leur soutien fidèle, même dans les moments de doute.

À mes ami(e)s, pour leur présence sincère, leur motivation, et les instants partagés qui ont su alléger cette aventure exigeante.

À tous ceux et celles qui, de près ou de loin, ont posé une pierre sur le chemin de ce mémoire.

**Belkacem.**

## **Dédicace**

Je dédie ce mémoire à mon père, pour son rôle essentiel dans ma vie, ses encouragements sincères et sa confiance en moi, toujours présente.

À ma mère, pour son amour sans limites, ses prières discrètes et son soutien constant dans chaque étape de mon parcours.

À mes frères et à mon neveu, pour leur affection, leurs encouragements et leur soutien simple mais toujours précieux. Votre présence m'a donné la force d'avancer.

À mes meilleurs amis, pour leur écoute, leurs mots réconfortants et leur présence sincère tout au long de ce parcours. Merci du fond du cœur.

Et à toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont apporté leur soutien tout au long de ce chemin.

Ce travail vous est dédié avec toute ma gratitude.

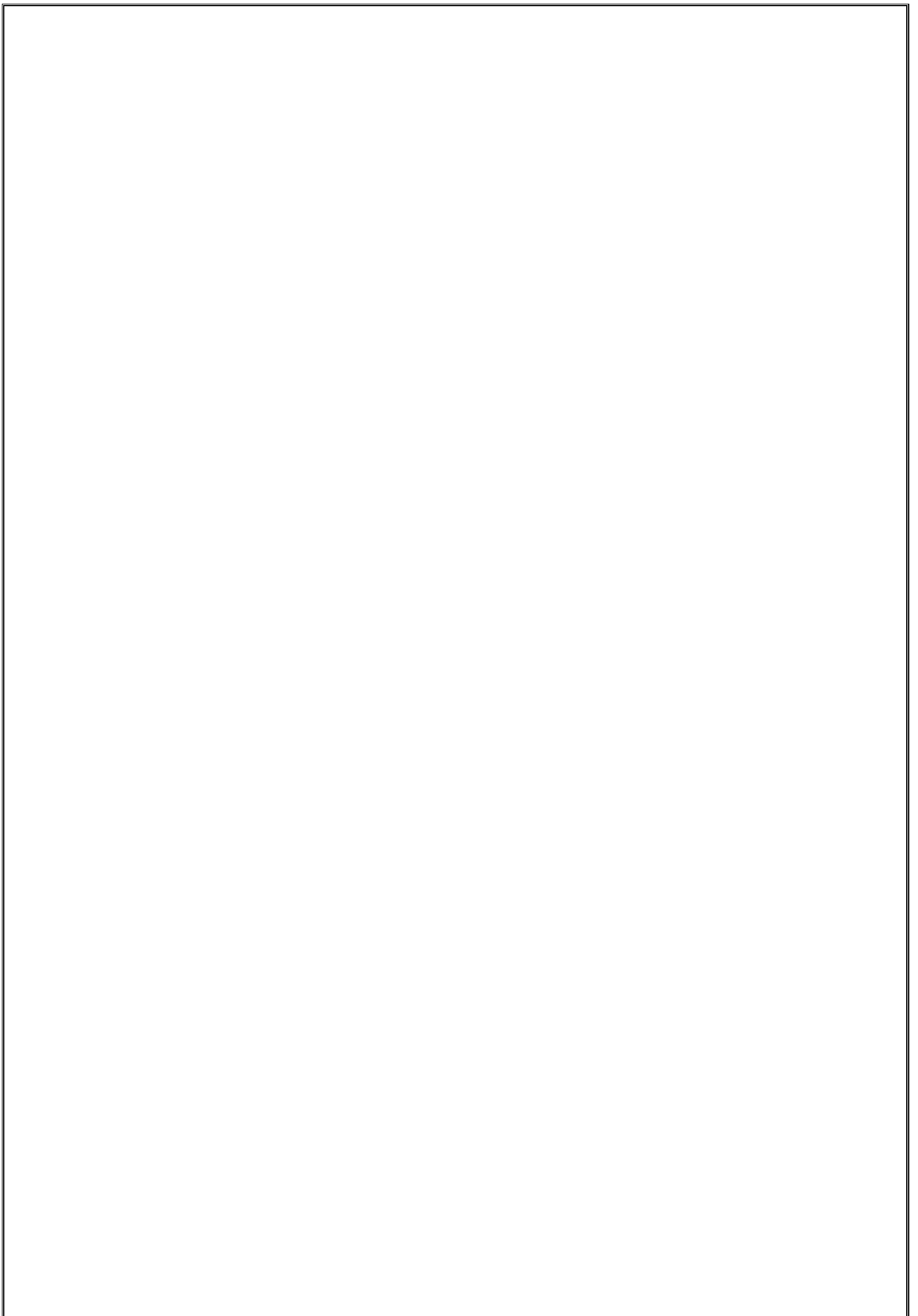
**Dounia.**

# Sommaire

Introduction.....	1
Chapitre I : Retour sur la décennie noir	
I.1 Le regard d'une <i>moudjahida</i> .....	5
I.2 Le témoignage d'une victime.....	12
I.3 Le trauma de la décennie noire.....	14
II. L'Algérie du troisième millénaire	
II.1 Des conséquences encore visible.....	17
II.2 Les catastrophes naturelles mal gérées.....	19
II.3 Les nouveaux riches.....	23
Conclusion.....	27
Bibliographie .....	29
Résumé.....	31

« Une littérature algérienne ne peut être qu'une littérature politique dans le sens subversif du terme. C'est-à-dire une littérature de la remise en question, une littérature du subvertissement, du renversement. »  
Hafid Gafaiti

## **Introduction**



Le roman algérien d'expression française est né dans un contexte difficile, marqué par la colonisation et la lutte pour l'indépendance. Il a commencé à se développer dans les années 1950, pendant la guerre de libération nationale, comme un moyen pour les écrivains de dénoncer la violence du système colonial et de faire entendre la voix du peuple algérien. Ces premiers romans, comme ceux de Mohammed Dib, Mouloud Feraoun ou Kateb Yacine, ont posé les bases d'une littérature engagée qui cherchait à construire une identité nationale algérienne distincte de la France.

Après l'indépendance, cette littérature a continué à évoluer en abordant les problèmes sociaux et politiques du pays, tout en cherchant à définir les valeurs de la nouvelle nation. Dans les années 1970 et 1980, des auteurs comme Rachid Boudjedra ont renouvelé le genre en critiquant ouvertement la société algérienne et ses contradictions. Puis, la décennie noire des années 1990 a donné naissance à une « littérature d'urgence »<sup>1</sup>, qui témoigne de la violence et des souffrances vécues.

Depuis les années 2000, une nouvelle génération d'écrivains apporte un souffle nouveau, avec des styles et des thèmes variés. Dans les années 2000, le roman algérien francophone connaît un renouveau important avec l'arrivée d'une nouvelle génération d'écrivains. Parmi eux, on peut citer Maïssa Bey, Boualem Sensal, Leïla Marouane, ainsi que Kaouther Adimi, qui apporte une voix originale et engagée à ce mouvement. Ces auteurs explorent des thèmes variés, portant sur des questions d'identité et de mémoire ainsi que sur des réalités sociales et politiques actuelles.

Kaouther Adimi, en particulier, se distingue par un style personnel et engagé, comme le montre son roman *Les Petits de décembre*, qui met en lumière la vie quotidienne et les luttes des habitants d'Alger. Cette diversité d'approches et de voix donne au roman algérien des années 2000 une richesse nouvelle, marquée par une ouverture à la modernité tout en restant profondément ancrée dans le réel algérien.

---

<sup>1</sup>« La littérature d'urgence » c'est une forme d'écriture née dans des périodes de crise, surtout pendant la guerre civile des années 1990. Les écrivains algériens, souvent menacés ou en exil écrivent pour témoigner de la violence, dénoncer l'injustice, résister par la parole, et garder la mémoire des événements tragiques.

Nous avons choisi d'étudier ce roman de Kaouther Adimi, publié en 2019 aux éditions Barzakh, car il s'inscrit parfaitement dans notre thème de mémoire qui porte sur l'écriture de l'Histoire ; « Réécrire l'Histoire c'est faire droit aux absents, aux effacés, aux disparus. » [Achille Mbembe, 2013 : 128]. Ce roman offre une nouvelle lecture d'un événement social contemporain en Algérie, en donnant la parole à une jeunesse souvent oubliée dans les récits officiels. Il écrit ainsi l'Histoire locale de la cité du 11 décembre à Alger, en mettant en lumière la lutte des enfants pour défendre un terrain vague menacé par des autorités injustes. Ce combat symbolise une résistance face à l'injustice et à l'abus de pouvoir, thèmes essentiels pour comprendre les tensions sociales actuelles.

L'Histoire se déroule en février 2016, lorsque deux généraux veulent construire leurs villas sur ce terrain, en enlevant aux habitants, et surtout aux enfants, un espace de liberté et de jeu. Menés par Jamyl, Mahdi et Inès, les enfants organisent une révolte pacifique, appelée « la révolte des petits de décembre », qui devient un acte fort de résistance sociale. A travers ce récit, Adimi revisite une page de l'Histoire récente algérienne, en montrant les tensions entre les autorités et les habitants. Ce roman est donc particulièrement intéressant pour notre étude, car il illustre comment la littérature peut participer à l'écriture de l'histoire en offrant une perspective nouvelle et engagée. Il permet aussi de réfléchir sur la mémoire collective, la place des espaces publics dans la vie sociale et le rôle de la jeunesse dans les mouvements de changement. C'est pourquoi *Les Petits de décembre* constitue un corpus riche et pertinent pour analyser la manière dont les écrivains algériens contemporains représentent l'Histoire<sup>2</sup> à travers leurs œuvres.

Dans son œuvre, Adimi mêle fiction et réalité pour interroger l'Histoire officielle de l'Algérie à travers le regard des enfants. Une problématique s'impose et nous fait demander : Comment l'écriture de l'Histoire s'opère dans le roman *Les Petits de Décembre* ? Nous tenterons également de répondre aux questions suivantes : Comment la fiction permet-elle de proposer une mémoire alternative face à l'Histoire

---

<sup>2</sup>L'Histoire c'est à dire l'ensemble des événements passés notamment celle d'un pays, d'un peuple ou du monde.

officielle ? Quelle place cette dernière occupe-t-elle dans le récit ? Enfin, en quoi le regard enfantin permet-il une relecture critique et originale de l'Histoire algérienne ?

Pour mieux comprendre comment l'écriture de l'Histoire s'opère dans le roman *Les Petits de Décembre* de Kaouther Adimi, plusieurs hypothèses peuvent être formulées. Tout d'abord, la fiction constituerait pour la jeune écrivaine un moyen de représenter et de transmettre l'Histoire algérienne autrement, en mettant en avant des expériences individuelles et des émotions que le discours historique officiel ne parvient pas toujours à exprimer. Ensuite, à travers des personnages fictifs, Adimi chercherait à raconter l'Histoire à hauteur d'humain, en donnant voix à ceux qui ne figurent pas dans les récits officiels. Par ailleurs, l'Histoire officielle, bien que présente dans le roman, est souvent questionnée et revisitée, ce qui permet à l'auteur de proposer une écriture plus nuancée et critique du passé. Enfin, le regard enfantin jouerait un rôle essentiel dans cette écriture : il permettrait de porter un regard neuf, sincère et dépouillé sur les événements historiques, invitant ainsi à une réflexion sur la mémoire et la vérité.

Dans ce travail, nous allons adopter une démarche d'analyse littéraire qui repose sur deux approches complémentaires : la sociocritique et la narratologie. Ce choix nous permettra de mieux comprendre comment le texte étudié met en lumière des réalités sociales et historiques à travers une construction narrative riche. L'approche sociocritique nous aidera à observer la manière dont l'œuvre s'inscrit dans un contexte social, politique et historique précis. Elle permet de repérer, à travers la narration, les tensions liées à des périodes sensibles comme la décennie noire, les inégalités sociales, ou encore la relation entre les individus et les autorités. Il s'agira de montrer comment la littérature peut porter les traces de la société et en révéler les contradictions.

La narratologie, quant à elle, nous permettra d'analyser le rôle de la narration, des personnages et du langage dans la transmission de ces réalités. Elle nous invitera à réfléchir à la manière dont l'imaginaire littéraire transforme le réel et propose une lecture personnelle des événements. Pour cela, notre démarche combinera l'étude du contenu narratif (événements, lieux, figures) avec une lecture des enjeux idéologiques

et symboliques présents dans l'œuvre. Nous mobiliserons plusieurs concepts opératoires, tels que : la mémoire collective, l'écriture de l'Histoire, la voix narrative ou encore la ville comme espace socialement marqué. Cette méthodologie vise à montrer que l'écriture littéraire, en croisant fiction et mémoire, permet de reconstruire un passé collectif tout en questionnant la société actuelle.

Enfin, pour mieux structurer notre étude, nous diviserons notre travail en deux chapitres. Le premier se penchera sur l'écriture de l'Histoire de la décennie noire. Il s'agira de voir comment et pourquoi l'autrice revisite ce passé encore récent dans la société algérienne. Le second chapitre s'intéressera à l'écriture du présent, celui des années 2000, à travers l'emploi de quelques concepts de la sociocritique. Cette partie visera à comprendre la critique sociale que le livre véhicule ainsi que les enjeux que cette écriture du réel implique.



# **Chapitre I**

## **Retour sur la décennie noire**

Ce qui ressort d'emblée à la lecture de ce roman d'Adimi est ce retour remarquable à la décennie noire, cette période sombre de l'Histoire contemporaine algérienne. Cela montre d'abord que l'auteur a voulu, « [...] par cette narration, actualiser le passé, le composer avec le présent sans que le passé cesse d'être donné pour le passé » [Bessière, 2010 : 134]. De nombreux personnages adultes ou âgés relatent des épisodes de ce passé tragique. Ce retour manifeste à cette période nous conduit, dans ce premier chapitre, à nous poser cette question du pourquoi cette écriture de la violence de la guerre civile. Pour répondre à cette interrogation, nous examinerons successivement le regard distant d'une *moudjahida*, le témoignage d'un personnage victime de cette violence et le traumatisme de cette guerre donné à lire par la narratrice.

### **I.1 Le regard d'une *moudjahida***

Le retour à la décennie noire se lit dans ce roman polyphonique à travers la voix du personnage nommé Adila. Ancienne maquisarde, ce protagoniste incarne la mémoire du pays. Ce choix semble obéir à des desseins didactiques : proposer un regard lucide sur ce pan sombre de l'histoire récente du pays. En faisant intervenir cette vieille femme, la romancière retrace le fil des événements de la décennie noire. Elle commence alors par la révolte populaire d'octobre 1988, Histoire de remonter aux sources du drame vécu :

Raconter décembre 1991. Revenir aux émeutes de 1988. Ce mois d'octobre 88 que nous n'oublierons pas parce que les militaires ont tiré sur nos enfants. On ne pardonnera pas. Le président Bendjedid annonce une nouvelle constitution. Du jour au lendemain, l'Etat autorise la création d'associations, de partis politiques, d'organes de presse. Mais ne pas oublier : la méfiance aussi envers les nouveaux partis politiques. Tous ces hommes et si peu de femmes. Et puis, un an plus tard, le parti du Front Islamique du salut faisait son apparition. Il faut avouer : je n'ai pas tout de suite compris la menace. Je n'y croyais pas. Où étais-je ? Que faisons-nous ? [Adimi, 2016 : 111]

Ce récit évoque le lien entre la décennie noire et les émeutes d'octobre 1988. Dans ce passage, Adila, une ancienne moudjahida et témoin de cette époque, livre un témoignage fort et personnel sur une période troublée de l'Histoire algérienne. Elle commence par évoquer les émeutes d'octobre 1988, un moment de grande violence où l'armée est intervenue contre les manifestants. Son ton est marqué par l'indignation et la colère. Les expressions comme « Les salauds ! Les traîtres ! » montrent une blessure encore vive. Le fait que l'armée ait braqué des chars sur les civils et tiré même sur des enfants, reste pour elle impardonnable.

Adila enchaîne ensuite sur la période qui a suivi, marquée par une ouverture politique importante. Elle évoque la promulgation d'une nouvelle constitution qui a permis la création de partis politiques, de journaux indépendants et d'associations. Cette époque semble synonyme d'espoir et de liberté retrouvée. Elle se souvient avec émotion de la presse libre et des caricatures drôles, et montre à quel point cela représentait un changement profond pour la société algérienne.

Cependant, cet espoir est vite teinté de prudence. La méfiance vis-à-vis des nouveaux partis politiques est exprimée avec lucidité. Adila remarque le manque de diversité dans ces partis « Tous des hommes et si peu de femmes » et finit par évoquer l'arrivée du Front Islamique du salut (FIS<sup>3</sup>), qui suscite chez elle un malaise croissant. Elle avoue ne pas avoir tout de suite perçu le danger.

Dans ce témoignage, Adila raconte avec émotion une période charnière de l'Histoire algérienne, marquée par des bouleversements profonds à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Elle commence par évoquer les émeutes d'octobre 1988, un événement traumatisant qui a laissé une trace douloureuse dans sa mémoire. La violence de la répression, symbolisée par les chars de l'armée dans les rues et les tirs contre des jeunes manifestants, provoque chez elle une indignation profonde. A travers ses mots, on ressent une blessure collective mais aussi de nombreux non-dits :

---

<sup>3</sup> A la faveur de la constitution de février 1989, Abassi Madani et ses amis fondent ce parti politique qui, comme le suggère son nom même, mise sur l'application de la sharia pour sauver le pays de la dérive.

les responsabilités de l'Etat, l'absence de justice pour les victimes, et le silence pensant qui entoure ces violences.

Après ce choc, Adila décrit une période d'espoir, marquée par l'annonce d'une nouvelle constitution par le président Chadli Bendjedid. Cette ouverture politique permet la création de partis, d'associations et de journaux indépendants. Elle se souvient avec tendresse de cette époque, notamment des premières caricatures et éditos engagés, qui représentaient pour elle une liberté nouvelle. Mais derrière cet enthousiasme, elle reste prudente. Elle remarque par exemple que la majorité des personnes impliquées dans la politique sont des hommes, ce qui soulève la question de l'exclusion des femmes et des véritables limites de cette démocratie naissante.

Enfin, elle revient sur l'apparition du Front Islamique du Salut (FIS), un parti dont elle n'a pas immédiatement perçu la dangerosité. Ce regard rétrospectif montre bien à quel point cette période était complexe et remplie d'incertitudes. Beaucoup d'enjeux politiques et sociaux restaient flous, et certains signes annonciateurs de crise n'étaient pas pris au sérieux.

En résumé, le témoignage d'Adila met en lumière à la fois les espoirs et les fragilités d'un pays en transition. Il révèle des émotions fortes, mais aussi des inquiétudes profondes sur l'avenir. A travers son récit, elle nous aide à mieux comprendre les enjeux de cette époque marquée par la violence, le désir de changement et l'émergence de nouvelles forces politiques. Son ton didactique témoigne de la visée de l'auteure qui cherche à transmettre aux nouvelles générations une rétrospective de l'Histoire de la décennie noire. L'apport de ce texte à cette Histoire apparaît dans l'humanisation des faits à travers les ressentis d'une ancienne *moudjahida*.

Continuant son récit sur la décennie noire, l'ancienne maquisarde évoque la réaction violente du FIS suite à l'interruption du processus électoral en Janvier 1992. Dans cet autre témoignage, elle condense des années du drame en quelques phrases concises, denses et suggestives. Cela se vérifie à la lecture de l'extrait ci-dessous :

Le Front Islamique du Salut dénonce un coup d'Etat et appelle à faire des grèves pour ne pas se faire confisquer le résultat des urnes. Les blindés descendent dans les rues de la capitale. C'est le début de la violence. C'est le début de la décennie noire, rouge. C'est le début de la guerre. C'est le début des massacres. Je me suis transformée en bouclier. J'avais mes deux petits autour de moi. Il était hors de question que l'Algérie sombre. Hors de question que mes enfants grandissent dans la peur. J'ai fermé les yeux sur les dérives du pouvoir. C'était de nouveau la guerre. Les bombes, le couvre-feu, la suspicion. Je voulais me convaincre qu'on allait trouver une solution rapidement, mais ce fut si long. [Adimi, 2016 :115]

Dans cet extrait du roman, la narratrice Adila, raconte comment elle a vécu le début de la guerre civile algérienne dans les années 1990. Ce passage est marqué par la peur, la violence, mais aussi l'amour qu'elle porte à ses enfants et son pays. Elle témoigne de sa désillusion et de sa souffrance en tant que femme, mère, et ancienne combattante. Un choc pour une ancienne combattante : Adila a combattu pour l'indépendance de l'Algérie. Elle pensait avoir aidé à construire un pays libre. Mais ici, elle assiste impuissante à un nouveau conflit, cette fois entre Algériens. Elle parle de « coup d'état », de « blindés », de « massacres » : c'est un vrai traumatisme pour elle. Elle comprend que le combat n'est pas fini, mais cette fois, elle n'a plus la même force.

Une mère qui veut protéger ses enfants : Même si Adila a été une combattante, dans ce passage, elle agit surtout en mère protectrice. Elle dit : « je me suis transformée en bouclier », ce qui montre à quel point elle veut préserver ses enfants de la violence. Elle refuse qu'ils « grandissent dans la peur ». Cela montre son instinct maternel fort, et sa volonté de ne pas laisser cette guerre voler l'enfance de ses petits. Sur le plan symbolique, sa voix se confond avec celle de la mère patrie. Pourquoi alors ce choix de faire dire à cette vieille la résistance et l'opposition à la guerre ?

Adila, par son statut d'ancienne maquisarde, incarne cette résistance contre les intrus et forces du mal. Ce personnage rappelle, à titre d'exemple, Hadj Merzoug dans *Si Diable veut* de Mohammed Dib. L'autrice fait donc comme son aîné et fait témoigner une personne qui a vécu les deux guerres pour inviter le lecteur à faire des rapprochements entre le passé et le présent, entre l'Histoire d'hier et celle d'aujourd'hui. La première originalité de ce témoignage historique d'Adila est dans

son regard de femme d'expérience ayant connu les deux situations, ce qui lui permettait de mieux discerner entre clan du bien et clan du mal.

L'autre originalité de ce personnage réside dans son incarnation de la voix de la mère patrie. Comme son prénom l'indique, cette femme est juste, elle incarne la justice ; elle ne veut nullement qu'une partie fasse du mal à une autre. Par ailleurs, en tant que mère, elle est la gardienne de la mémoire du pays. Il n'y a pas mieux que cette femme juste pour perpétuer la vraie mémoire du pays, non pas celle des historiographes mais celle du peuple. Adila incarne la voix de la Mère patrie car « la « patrie » est celle de la mère, puisque le père est absent, que les hommes sont « partis » ou ne songent qu'à partir [...]. La mémoire est maternelle... c'est d'elle, supposément (?), que nous vient la langue. Ou encore : la langue est transmission par la mère de la mémoire ; ou encore : transmission par la mémoire de la mère. » [Michel Morin, 1999].

En outre, dans ce passage, on évoque le destin tragique de l'Algérie qui replonge dans une autre guerre après avoir vécu déjà une, sanglante et dévastatrice. Cela se voit à travers l'expression : « c'est du nouveau la guerre ». L'atmosphère du texte est lourde : on parle de « couvre-feu », de « suspicion », de « bombes ». Adila est fatiguée, elle avoue avoir « fermé les yeux sur les dérives du pouvoir ». Cela montre son découragement, malgré sa force au passé. A la fin, elle espère un changement rapide, mais ajoute : « ce fut si long », ce qui reflète la durée et la douleur de cette période.

A travers ce témoignage, l'écrivaine montre les effets terribles de la guerre civile sur les Algériens, même sur ceux qui ont déjà connu la guerre pour la liberté. Cela se lit à travers ce regard rétrospectif sur la décennie noire, Adila ne peut passer sous silence les années des grands massacres et de la violence aveugle. C'est tout naturellement qu'elle évoque ce summum de la barbarie en le reliant à l'avènement des GIA. Pour elle la vraie terreur commence avec l'avènement de ces groupes :

Le Groupe islamique armé vient de naître. On bascule dans la terreur. Massacre de villages entiers, bombes dans les marchés, les bus, les cafés. Assassinat des artistes, journalistes et intellectuels. Mais aussi les femmes, les enfants. Les terroristes n'épargnent personne. Les gendarmes, les militaires, les juges, tout ce qui peut représenter le pouvoir ou l'autorité, quel que soit son grade ou son niveau de responsabilité, est également menacé de mort. [Adimi, 2016 :116-117]

Dans cet extrait, Adila revient sur un moment clé de l'Histoire algérienne : le début des années noires. L'apparition du Groupe Islamique armé marque un basculement brutal vers la terreur. Le pays est plongé dans une période d'instabilité avec des crimes sanglants, incluant des massacres dans les villages, des explosions dans des lieux publics comme les marchés, les cafés ou les bus, et des assassinats ciblés de journalistes, artistes intellectuels, ainsi que de femmes, d'enfants et de personnes représentant l'autorité. Adila montre que la violence touche toutes les catégories de la société, et qu'aucun n'est épargné.

La généralisation et l'aggravation de la violence qui touche tous les représentants de l'état. C'est une mise en cause de l'autorité en s'attaquant à ses symboles. Les appareils d'Etat ciblés. Ce passage est un témoignage et une dénonciation. Il met en lumière une réalité souvent oubliée et vise à préserver la mémoire des victimes. Il dénonce la barbarie des actes commis et le manque de responsabilité qui a régné. En montrant que même les représentants de l'État sont menacés, le texte souligne l'étendue de la crise.

En confiant le récit de la guerre civile à ce personnage de la *moudjahida*, la romancière favorise le témoignage sur les autres considérations surtout esthétiques. Ce qui prime, c'est la transmission d'une mémoire, c'est d'expliquer à la postérité comment l'Algérie bascule vers la terreur depuis la création du GIA. Ici, la fiction rejoint l'Histoire officielle pour dire que la guerre s'est aggravée avec l'arrivée des GIA. Le ton est grave. L'accumulation des exemples crée un effet de saturation qui reflète l'horreur vécue à cette époque. Les phrases sont courtes et rythmées, donnant au texte un style informatif. Cela renforce le sentiment de panique et d'insécurité, tout en soulignant la rapidité de la dégradation de la situation. Adila ne cherche pas à

nuancer les faits, mais au contraire, à les exposer de manière brute pour mieux en faire ressortir la violence.

Après cette rétrospective générale sur la décennie noire, Adila évoque un événement particulier de cette période. Son récit, à ce sujet, n'est pas seulement factuel. Il raconte avant tout la mort tragique de son fils, un 11 février 1996 :

Dimanche 11 février 1996, je me souviens. C'était le 21<sup>e</sup> jour du mois de ramadan. Il pleuvait. Février à Alger, quelle poisse. Je déteste ce mois. Mon fils était à la maison de la presse qui accueillait depuis 1990 la plupart des journaux indépendants. Il s'y était rendu pour déposer un CV, cherchant un stage dans l'une des rédactions. Il venait d'arriver lorsqu'un camion contenant 300 kilos de TNT explosa. A 15h45. Depuis, j'ai reconstitué la scène tant de fois dans ma tête : Le camion est rempli de bombes et garé devant la maison de la presse. Mon fils arrive à l'accueil. Il se présente. Il sourit sans doute. La bombe explose. Il meurt. Sur le coup ? J'espère. Je ne le saurai jamais ». [Adimi, 2016 : 118]

Tout en rendant hommage aux journalistes algériens et leurs sacrifices durant cette décennie, Adila partage un moment douloureux de sa vie : la mort de son fils lors d'un attentat en février 1996, pendant les années noires en Algérie. Elle veut transmettre la mémoire de cette époque aux jeunes générations pour qu'ils ne l'oublient pas et comprennent ce qui s'est passé. Elle revient sur la mort de son propre fils, qui est tué dans une explosion alors qu'il se rendait à la maison de la presse. Elle utilise des détails précis sur l'événement- la date, l'heure, le temps qu'il faisait, pour montrer à quel point ce moment est gravé dans sa mémoire. Elle évoque aussi la douloureuse incertitude de ne jamais savoir si son fils est mort immédiatement, ce qui rend la douleur encore plus intense.

En tant que sociogramme, c'est-à-dire « (...) un instrument conceptuel, qui aide à penser ensemble ce qui est de l'ordre du discours (...) et ce qui se passe, s'effectue dans le texte littéraire même. » [Claude Duchet, 1979 :33], ce lieu du drame, la maison de la presse Tahar Djaout, est un lieu controversé. Pour certains, il représente un bastion de la résistance, de la parole libre qu'incarnent les journaux indépendants. Pour d'autres, c'est un repaire de plumes subversives et surtout de paroles discordantes et opposées à la parole de Dieu et celle de son messenger. D'un autre

côté, en inscrivant l'histoire de son fils dans ce haut lieu de la résistance journalistique, Adila croise mémoire individuelle et mémoire collective. Ce qui soulève la question de cette subjectivation de l'Histoire. Le fait historique qui s'est déroulé un 11 février 1996<sup>4</sup> est raconté dans une perspective testimoniale, celle de la mémoire d'un anonyme qui a péri dans un attentat visant avant tout les journalistes. Par ce témoignage fictionnel, l'auteur suggère le tragique d'une époque durant laquelle de nombreuses victimes innocentes ont été enregistrées à l'image de ce fils d'Adila qui n'avait rien à se reprocher sauf le fait d'être dans ce lieu à un mauvais moment.

Elle dénonce la violence du terrorisme et l'indifférence qui existe encore aujourd'hui. Elle insiste sur le fait que les victimes n'ont pas été suffisamment reconnues et que beaucoup de choses ont été oubliées. Elle nous invite à préserver la mémoire de ces événements pour éviter que l'Histoire ne se répète. Ce passage montre que derrière chaque victime, il y a une Histoire<sup>5</sup> et des douleurs profondes. C'est un appel à ne pas oublier et à rendre hommage à ceux qui ont souffert. En conclusion, cette Histoire nous rappelle l'importance de se souvenir des tragédies du passé.

En somme, le témoignage d'Adila est riche en enseignements. Il concentre l'essentiel des enjeux voulus par la romancière. D'abord, il répond au dessein didactique du texte, celui de transmettre fidèlement le passé à la postérité à travers le vécu d'une femme incarnant la mémoire du pays et la voix de la mère patrie. Ensuite, il montre combien la mémoire individuelle est indissociable de la mémoire collective. La mort tragique de son fils à la maison de la presse illustre la tragédie de la décennie noire. Beaucoup de victimes sont innocentes et témoignent ainsi des séquelles de ce passé toujours présent.

## **I.2 Le témoignage d'une victime**

---

<sup>4</sup> 11 février 1996 ; L'attentat contre Le Soir d'Algérie est une attaque terroriste islamiste perpétrée contre le quotidien indépendant Le Soir d'Algérie à Alger.

<sup>5</sup> Dans ce travail, nous employons ce concept dans le sens que lui donne Pierre Berbéris dans *Le Prince et le marchand*,

Par ailleurs, le retour sur la décennie noire ne se limite pas aux témoignages d'Adila. L'objectif de la romancière semble, en premier, obéir à ce dessein de témoigner de ce moment crucial de l'Algérie indépendante. Cela rappelle d'ailleurs les mots du critique disant : « Le témoignage est la forme première par laquelle le passé souffrant se dit. » [Paul Ricoeur, 2000 : 169]. Dans cette optique, s'inscrivent d'autres témoignages qui apportent d'autres regards sur cette décennie noire. C'est le cas de ce témoignage de la narratrice :

Ce dernier avait grandi dans un quartier populaire de Constantine. Son père y avait été abattu en 1992. La veille, la télévision nationale avait transmis des images d'une visite du président de la république, très encadrée par des agents de police et des militaires. Son père était là, dans un coin de l'écran en tenue de policier. Il était apparu à peine quelques secondes à la télévision mais cela avait suffi à provoquer sa mort. Personne avant ce jour-là dans l'immeuble où il vivait ne savait qu'il faisait ce métier. En rentrant le soir avec son fils de douze ans, qu'il était allé chercher au collège, il fut abattu par un voisin qui avait pris les armes à l'appel des groupes islamistes armés. [Adimi, 2016 : 62]

Ce passage se déroule pendant la décennie noire en Algérie. On suit ici l'Histoire d'un homme dont le père a été tué en 1992, ce qui correspond justement au début de cette période tragique. Le texte met en avant la peur et la méfiance qui régnaient à cette époque. Le père était policier, mais il avait caché son métier à tout le monde dans son immeuble. Cela montre à quel point exercer une fonction liée à l'Etat pouvait être dangereux. Le drame commence le jour où il apparaît quelques secondes à la télévision, en uniforme, lors d'une visite du président. C'est ce court moment qui mène à sa mort : un voisin, influencé par les groupes islamistes armés, le reconnaît et décide de l'abattre.

Ce qui rend ce passage encore plus choquant, c'est que le père est tué en pleine rue, devant son fils, en rentrant du collège. Cela montre que même les moments les plus simples du quotidien pouvaient être bouleversés par la violence. Le fait que le tueur soit un voisin renforce l'idée qu'on ne pouvait faire confiance à personne pendant cette période. Le danger était partout, même dans son propre immeuble, comme le laisse entendre ce passage qui traduit l'atmosphère de cette période tragique : la peur

constante, l'importance du silence et la façon dont une simple apparition publique pouvait coûter la vie.

D'un point de vue sociocritique, ce passage fait allusion à des non-dits<sup>6</sup> de la société algérienne, aux premiers desquels, on retrouve le danger qui guette tout le monde durant cette période. L'autre non-dit est le caractère fratricide de cette guerre, d'ou ces allusions à la fragilité de la situation et la surveillance des uns par les autres. Conscient de cette fragilité, le père du personnage prenait ses précautions, mais une seule mégarde avait causé sa perte. Il travaillait comme policier, mais son métier était un secret pour ses voisins, cela montre la peur des agents de l'ordre même au sein de leur communauté. L'apparition du père à la télévision en uniforme lors de la visite a révélé son métier. Cette apparition rapide a suffi à le désigner comme une cible, il a été assassiné par son voisin qui a rejoint les groupes islamistes armés.

Le dernier non-dit de ce passage est cette forte présence policière lors de la visite du président. Cela renseigne sur la peur qui taraude les dirigeants du pays, se voyant toujours comme la cible privilégiée des groupes armés. L'assassinat du policier illustre cet état de fait. Mais ce qui est caractéristique de cette période est l'auteur du crime qui n'est autre que le voisin de la victime. Ce qui met en lumière la fracture sociale qui mine la cohésion sociale au sein de la communauté. Ce passage est un témoignage de la violence et de la peur qui ont marqué l'Algérie pendant la décennie noire. Il montre aussi comment les médias ont été exploités par les groupes armés pour choisir et identifier les cibles.

### **I.3 Le trauma de la guerre civile**

Par ailleurs, le retour à la décennie noire ne se fait pas seulement par le biais des témoignages sur les événements. Il se remarque aussi dans l'évocation des séquelles laissées chez certaines victimes. Car, on le sait, « en Algérie, la mémoire de la guerre civile des années 1990 reste une mémoire vive, douloureuse, mais largement étouffée. » [Stora, 2011]. Evoquer ces séquelles est une manière de dire que la violence de la

---

<sup>6</sup> Selon Claude Duchet, l'objet de la sociocritique est d'interroger les non-dits.

guerre civile n'engendre pas uniquement des victimes physiques, elle cause aussi des dégâts psychologiques. Le passage ci-dessous reflète cette triste réalité :

Lorsque le terrorisme faisait rage, Mohamed, qui devait tous les jours se battre contre les groupes terroristes, arrêta la prière pendant six ans. Le temps de cette guerre. Il n'en parla à personne, n'expliqua rien à sa femme. Prier lui était devenu tout simplement impossible. Il y avait trop d'horreurs autour de lui. Il ne supportait plus de devoir appeler des parents ou des jeunes femmes pour leur apprendre que leur fils ou époux était mort au combat, abattu à bout portant, déchiqueté par une bombe ou torturé par une lame. Il ne supportait plus d'entendre le mot « Dieu » dans la bouche des terroristes. Il ne supportait plus de dire le même mot sur son tapis de prière. Les mots. Ils se mélangeaient dans sa tête. Quelqu'un peut-il salir un mot ? Peut-il se l'approprier tant et si bien qu'il finit par vous l'arracher, vous le voler en quelque sorte ? Se battre contre les terroristes, monter au maquis, débusquer les camps, c'était un peu une manière de se réapproprier tous les mots que les intégristes avaient confisqués aux Algériens. [Adimi, 2016 :85]

Dans ce passage, la romancière fait part de la douleur intérieure de Mohamed, un homme qui a dû affronter le terrorisme de près. On découvre un personnage traumatisé par la guerre et la violence, au point de perdre tout repère spirituel. Mohamed arrête de prier pendant dix ans. Ce détail montre à quel point les horreurs qu'il a vues l'ont marqué. Ce n'est pas qu'il a perdu la foi, mais plutôt que les mots de religion, comme « Dieu », ont été salis par ceux qui commettent des actes violents en son nom. Il ne supporte plus d'entendre ces mots, ni même de les dire en priant. Cela montre à quel point la guerre ne détruit pas seulement physiquement, mais aussi psychologiquement.

En outre, ce passage évoque une guerre de mots. Il s'interroge en ce sens : « Peut-on salir un mot ? » Cette question montre comment les terroristes s'approprient des mots sacrés ou importants pour les utiliser dans des discours de haine. C'est exactement ce qui vit Mohamed : il a l'impression qu'on lui a volé sa foi, ses mots, ses prières. Se battre contre les terroristes, c'est aussi une façon de reprendre les mots qu'ils ont volés. C'est un combat pour retrouver le vrai sens des choses, pour se réapproprier ce qui a été confisqué.

Combattre les groupes armés, pour Mohamed, est donc une forme de résistance, non seulement militaire, mais aussi morale et symbolique. Ce passage montre à quel point la guerre peut bouleverser l'intérieur d'un homme, au point de briser sa relation à la

foi et au langage. L'extrait traduit également le silence de Mohamed qui ne parle à personne de ce qu'il vit, même pas à sa femme. Cela symbolise la solitude des personnes qui portent de lourds traumatismes. Il est enfermé dans ses pensées, et même les mots ne lui viennent plus clairement, comme s'ils avaient perdu leur sens.

D'un point de vue sociocritique, ce passage fait penser au sociogramme de la guerre de Claude Duchet. Il est question ici d'une même guerre, mais chacun comment il la voit. Cette guerre, autour du mot « Dieu », révèle un conflit de sens. Au moment où les islamistes pensent qu'ils mènent une guerre sainte pour purifier la terre algérienne des « mécréants ». Mohamed et ses collègues militaires revendiquent eux aussi la justesse de leur cause et pensent qu'ils mènent une guerre juste. Le sociogramme est ce flou autour d'une guerre caractéristique d'une époque, celle de la décennie noire.

En somme, en revisitant cette période cruciale de l'Histoire récente du pays, l'auteur semble vouloir combler les lacunes de l'historiographie officielle, car « ce qui distingue l'Histoire [de son] roman, ce sont les modalités de la transmission de l'événement. Tandis que l'Histoire se situe à l'extérieur de l'événement et construit un discours critique conduit du dehors, le roman prend place dans l'événement, le retravaille et le transmet au lecteur de manière oblique ». [Semujanga, 2011 : 87]. Cela se voit d'abord à travers le ton didactique de la *moudjahida* retraçant le drame depuis son éclosion avec l'arrêt du processus électoral en 1999. Ensuite, la narratrice évoque quelques faits puisés du réel tragique pour suggérer de nombreux non-dits relatifs à cette guerre civile. Enfin, ce retour vers le passé toujours présent est une occasion d'humaniser l'histoire en imaginant des personnages victimes de cette violence.



# **Chapitre II**

## **L'Algérie du troisième millénaire**

Après avoir examiné, dans le chapitre précédent, le retour manifeste à la décennie noire, il importe à présent de voir comme le présent immédiat s'insère dans notre corpus. Autrement dit, l'accent sera mis sur la période post-décennie noire pour voir quel lien entretient-elle avec cette période. Dans cette optique, nous examinerons la critique du régime politique en dénonçant sa gestion de la cité et en analysant sa mise en cause à travers l'évocation de la corruption qui le gangrène.

## **II. 1 Des conséquences encore visibles**

Bien que la page de la tragédie nationale semble être tournée, les séquelles ne sont pas toutes guéries. Cette idée se trouve suggérée dans ce corpus. Il s'agit au juste de la question de résilience que l'on tente d'assurer aux victimes militaires de la guerre civiles. Cette évocation est l'occasion de rappeler l'ampleur des dégâts :

Quelque mois après ce drame, au début des années 2000, l'armée lui offrit des vacances à mer, imaginant déjà pouvoir profiter du soleil, regarder des enfants nager. On ne l'avait pas prévenu de ce qu'il allait trouver. Une plage entière avait été dédiée aux gens comme lui. On s'y retrouvait entre militaires mutilés. Une jambe manquante par-ci, un bras par-là. Les deux mains pour l'un, juste un pied pour l'autre mais c'est déjà trop. Etrange endroit où circulaient une centaine de jeunes hommes en fauteuil roulant. [Adimi, 2016 :157]

Dans ce passage, la narratrice revient sur les conséquences funestes de la guerre civile à travers ce récit d'un soldat blessé. Cet épisode nous plonge dans la réalité tragique des anciens militaires mutilés. Ce soldat « Naim » invité par l'armée à passer des vacances à la plage. Au début, cela semble être une bonne nouvelle : il est heureux, il imagine le soleil, la mer, les enfants qui nagent..., en revanche, la réalité était toute autre, en arrivant, il découvre une plage spéciale, éloigné de la société et qui est réservée aux militaires blessés comme lui. Il y a des hommes en fauteuil roulant, d'autres qui ont perdu un bras ou une jambe.

Cet extrait laisse entendre que la résilience de ce soldat est difficile. Pensant oublier son traumatisme, il retrouve de nombreuses victimes. La vue de

tous ces mutilés de la guerre ravive les plaies. Les images parlent d'elles-mêmes, elles reflètent l'étendue et surtout la gravité des dégâts. Il est difficile d'oublier un tel trauma même si les autorités semblent oublier toutes ces victimes. On comprend que ces hommes blessés sont souvent oubliés, mis de côté. Ce passage nous fait réfléchir à la manière dont la société traite ceux qui ont souffert pendant la guerre.

En effet, à travers le contraste, la romancière fait la critique de l'autorité militaire. Elle montre que ceux qu'elle envoie au front sont d'abord célébrés, mais qu'une fois blessés, ils sont mis à l'écart. Comme le confirme cette déclaration d'un ancien militaire interviewé dans une enquête du journal Liberté « Après la guerre, j'ai fait des cauchemars pendant dix ans. L'armée nous a lâchés. Pas de suivis, pas de soins. » Cette critique sociale illustre ce que la sociocritique cherche à faire ressortir dans les textes littéraires : traduire les inégalités et les contradictions de la société [Duchet, 1971] (1). Ici, on observe une société qui n'assume pas ses responsabilités envers ceux qu'elle a brisés. En créant un espace spécifique pour les mutilés, elle semble vouloir les isoler plutôt que les inclure. Ce passage met en lumière une forme d'hypocrisie : offrir des vacances aux soldats blessés, tout en les enfermant entre eux, loin des regards.

De son côté Marc Angenot insiste sur le fait que la littérature permet parfois de faire entendre des voix que la société préfère faire taire [Angenot, 1982]. Ce texte donne justement une voix à ces soldats. Cette plage n'est pas un cadeau, mais presque une punition. C'est un lieu de silence, où chacun voit les blessures des autres, comme un rappel de la violence qu'ils ont vécue. Ces détails concrets « une jambe manquante par-ci », « un pied pour l'autre », « une centaine de jeunes hommes en fauteuil roulant » donne l'impression d'un abandon collectif. L'auteur ne cherche pas à émouvoir pour faire pleurer, mais à nous faire réfléchir : ces soldats sont-ils encore considérés comme des citoyens à part entière ? Ou sont-ils devenus des fantômes d'un passé que l'on préfère oublier ?

## II. 2 Catastrophe naturelles mal gérées :

Le présent de l'Algérie est marqué par des catastrophes naturelles mal gérées. Notre corpus réserve une place notable à ces phénomènes en les insérant dans la trame du récit. En étudiant cette insertion, nous nous proposons de nous interroger sur les enjeux de l'écriture de ce discours social, comme le montre l'extrait suivant :

Dans certaines régions, la pluie a inondé des villages entiers. Les rues sont jonchées de branches, ferrailles, tôles, déchets. Les bus qui relient habituellement les hameaux isolés aux villes les plus proches sont forcés de stopper leur liaison pour un temps indéterminé, privant les adultes de leur travail et les enfants de leur école. Dans le centre du pays, la télévision a filmé et retransmis des images de voitures emportées par des torrents d'eau et de boue. Les gens se plaignent que l'Etat n'envoie pas de secours et que si peu de pluie puisse paralyser l'ensemble d'un pays, mais personne n'ose critiquer trop vivement la pluie. Elle est l'œuvre de Dieu. [Adimi, 2016 :14]

Dans ce passage, le narrateur donne à lire les dégâts causés par les inondations qui plongent, ces dernières années, plusieurs régions dans le désarroi. Selon cet extrait, des villages entiers sont submergés et les rues sont couvertes des branches, des ferrailles, de tôles et de déchets, ce qui rend les déplacements difficiles. Les bus qui relient les petits villages aux villes ne peuvent plus circuler, ce qui empêche les adultes d'aller travailler et les enfants d'aller à l'école.

Pourquoi reprend-on ce discours social sur ce phénomène ? C'est la question qui mérite d'être posée pour comprendre cette écriture d'événements récents qui ont marqué le pays ces derniers temps. Le texte mentionne également des images à télévision montrant des voitures emportées par l'eau et la boue, ce qui illustre la force des inondations. Les habitants se plaignent du manque d'aide de l'Etat et du fait que le pays est paralysé à cause de cette pluie. Cependant, la pluie est considérée comme une œuvre de Dieu, ce qui limite les critiques à son égard. Ce passage décrit les graves conséquences des fortes pluies qui ont provoqué des inondations dans plusieurs régions. Des villages entiers sont submergés, et les rues sont encombrées de branches, de ferrailles, de tôles de déchets, rendant les déplacements très difficiles. Les bus qui relient habituellement les hameaux isolés aux villes proches ne peuvent plus circuler,

ce qui empêche les adultes d'aller travailler et les enfants d'aller à l'école. La télévision montre des images impressionnantes de voitures emportées par des torrents d'eau et de boue, illustrant la violence de ces inondations.

La question posée plus haut renvoie au rôle de la littérature car, on le sait, celle-ci ne se limite pas à décrire un phénomène naturel, mais elle met en lumière des problèmes sociaux profonds. Selon Claude Duchet, « la littérature est le symptôme des tensions sociales qu'elle prend en charge, transforme et transmet » [Duchet, 1977]. Ici, les catastrophes naturelles deviennent des signes visibles d'un système social défaillant, notamment à travers l'absence de secours et la fragilité des infrastructures. Le contexte météorologique, avec la pluie et les inondations, n'est donc pas un simple décor, mais un indicateur important de la réalité sociale et politique, révélant des services publics insuffisants et des conditions de vie précaires.

En outre, la reprise du discours social sur ces catastrophes rappelle, avec Marc Angenot « toute littérature est en situation, elle participe à l'économie des discours d'une époque » [Angenot, 1982]. Le passage s'inscrit ainsi dans un contexte historique où les catastrophes naturelles servent à mettre en lumière un malaise sociopolitique plus large. La littérature devient un moyen de critiquer *in fine* les faiblesses du système et d'exprimer les souffrances des populations marginalisées. En ce sens, la mention que la pluie est « l'œuvre de Dieu » montre comment les représentations culturelles influencent la perception des événements. Cette croyance peut limiter la critique directe des responsables humaines ou institutionnelles, ce qui souligne l'importance d'un regard critique porté par la littérature.

Par ailleurs, dans un autre passage, on retrouve la même préoccupation. Le roman revient sur une catastrophe similaire et emprunte une autre fois au discours social les commentaires sur les dégâts occasionnés par les intempéries. L'extrait en question révèle les conséquences sociales et politiques de cette catastrophe, notamment l'isolement des villages, l'arrêt des transports, et le sentiment d'abandon des habitants face à l'absence de secours :

Alger en février. Ses bourrasques de vent, sa pluie fine, ses températures qui chutent. La ville se noie et noie avec elles ses habitants. On peine à marcher à cause de la boue. On hésite avant de sortir, on n'est jamais assez couvert. Les bus sont gelés, les portes de salles de classe claquent à cause des fenêtres brisées, les draps étendus sur les terrasses sont imbibés l'eau. Le ciel aux nuages gris et lourds, gorgés de pluie qui bientôt inondera certaines villes du pays. Les arbres aux branches qui craquent, tant et tant qu'ils effraient les passants. Les oiseaux qu'on n'entend plus. Les enfants rentrent trempés de l'école, leurs petites chaussures maculées de boue. [Adimi, 2016 : 11]

Dans ce passage, l'auteurice parle d'Alger en février et montre que la vie n'est pas facile pour les habitants. La boue est partout, ce qui rend la marche difficile. Les bus ne marchent pas bien, les portes des écoles sont cassées, et les draps sur les terrasses sont trempés. Tout cela montre que la ville est un peu en désordre. Les gens ont peur de sortir parce qu'ils ne sont jamais assez bien préparés. Même les enfants rentrent de l'école tout mouillés et sales, ce qui prouve que ces problèmes touchent tout le monde. La romancière décrit aussi des choses qui font un peu peur, comme les arbres qui craquent et le silence des oiseaux. Cela donne l'impression que la ville est lourde et fatiguée.

En dressant ce tableau noir de la vie des citoyens après la chute des pluies, l'auteurice laisse entendre que les autorités sont incapables de faire face aux moindres intempéries. Elle insinue que les infrastructures sont inadéquates et ne répondent plus aux besoins des populations et des habitants qui rencontrent plusieurs problèmes liés à leur environnement. Dans l'ensemble, ce passage donne une image d'une ville où les infrastructures sont insuffisantes, obligeant les habitants à s'adapter à un environnement marqué par la boue, l'humidité, et le manque de moyens, ce qui est typique d'une urbanisation rapide et mal organisée qui expose la population à des risques comme les inondations et complique leur vie de tous les jours.

Dévoiler ainsi l'incurie des dirigeants à prévoir, à anticiper les événements pour faire face à ce blocage total de la vie, c'est vouloir changer la situation. La récurrence de tels passages participe d'une écriture engagée, dans la lignée de Sartre. A ce sujet, Pierre Barberis affirme : « écrire le réel, c'est le lire et le donner à lire avec tous les risques ; c'est non pas substituer à une unité et à une cohérence idéologique une

nouvelle unité ni une nouvelle cohérence tout aussi idéologique, mais inscrire dans la représentation du réel empirique les possibilités diverses de son éclatement, de ses évolutions, de ses relectures, la possibilité en un mot d'actions nouvelles encore inclassées » [Barberis, 1980 :346]

De plus, comme l'affirme Claude Duchet : « il y a dans tout texte littéraire des noyaux idéologiques, des tensions, des traces de l'ordre social qui le traverse » (Duchet, 1974). La description de la ville d'Alger par cette journée d'intempérie est loin d'être un discours neutre : il reflète un abandon institutionnel. La pluie, la boue, les infrastructures dégradées traduisent un manque de prise en charge par les autorités et une fragilité sociale manifeste.

Dans ce passage, on ne reflète pas la société, mais on la donne à lire dans ses contradictions. Le contraste entre la modernité urbaine d'Alger et les conditions précaires vécues par ses habitants crée une tension palpable dans le texte. La ville devient un espace dramatique où les inégalités et l'abandon se manifestent concrètement, à travers des routes abîmées, des transports défectueux et des écoles mal protégées. Marc Angenot rappelle que « le texte littéraire n'est jamais clos : il est traversé par des réseaux interdiscursifs qui le relient au social » [Angenot, 1989]. Le récit des intempéries renvoie à d'autres discours, notamment médiatiques et politiques, qui dénoncent l'inaction des autorités et la vulnérabilité des populations face aux difficultés. Ainsi, ce passage offre une image d'Alger qui s'éloigne des représentations idéalisées. Il met en lumière des réalités sociales difficiles et invite à réfléchir sur les failles du système. En racontant ces faits, la littérature contribue à faire entendre des voix souvent oubliées et à questionner les récits dominants sur la vie et la société.

En conclusion, ce passage montre qu'Alger, malgré son image de ville moderne, est traversée par des difficultés concrètes liées au climat et à la fragilité des infrastructures. La description des intempéries et de leurs effets sur la vie quotidienne révèle des tensions sociales importantes, notamment l'abandon des populations par les autorités. La littérature, à travers ce récit, donne une voix aux habitants souvent

invisibles et met en lumière les contradictions et les failles de la société. Ainsi, elle invite le lecteur à porter un regard critique sur la réalité urbaine et sociale, au-delà des apparences.

### **III. Les nouveaux riches**

A l'écoute du discours social, l'autrice reprend aussi un peu de ce qui se dit, dans la société de référence, à propos du monde des affaires. L'œuvre se fait en ce sens écho de la montée de nouveaux riches qui ont su fructifier leur argent durant les années de guerre civile. Dans l'extrait qui suit, on évoque ces nouveaux riches étalant leur capital à travers des commerces florissants :

Aujourd'hui, les nouveaux riches ont envahi cette commune et elle pullule de boutiques de meubles et de vêtements. A travers les vitrines, on peut voir des vêtements criards importés de Chine, de France ou d'Espagne, des meubles laqués, d'immenses lustres en faux ou encore des plantes en plastiques. Bien sûr, ont également ouvert un peu partout des salles des fêtes ultra-climatisées pour célébrer les mariages. Elles sont réservées un an à l'avance et ce business juteux remplit les comptes en banque d'hommes qui ont réussi à acheter d'immenses maisons grâce à de juteuses affaires. [Adimi, 2016 : 73-74]

Dans ce passage, l'écrivaine décrit les changements survenus dans un quartier autrefois vide, qui est maintenant occupé par les « nouveaux riches ». A travers sa description, elle critique la transformation de cet espace en un lieu marqué par la consommation excessive et le mauvais goût. La narratrice utilise des mots comme « vêtements criards » ou « meubles laqués » pour montrer que ces produits sont trop brillants, sans goût, juste faits pour montrer qu'on a de l'argent. Elle se moque un peu de cette richesse qui cherche à impressionner.

Elle parle aussi des salles des fêtes très modernes, qu'il faut réserver un an à l'avance. Cela montre que ces fêtes sont devenues un vrai business. Les mariages, qui devraient être des moments de convivialité, deviennent des occasions de montrer sa richesse. Adimi critique la manière dont certains hommes profitent de ce système pour s'enrichir, et s'offrir « d'immenses maisons » grâce à de juteuses affaires.

En somme, à travers ce passage, on fait la satire d'une nouvelle bourgeoisie qui s'est enrichi au moment où tout le pays semblait dans la tragédie. Devenu riche, elle étale d'une manière ostentatoire sa fortune mal acquise. Leurs commerces reflètent cette absence de goût et une course effrénée vers le gain et la fortune. Cette satire vise donc une catégorie sociale dont le mode de vie est dominé par l'argent et les apparences. Elle dénonce donc une société où l'argent et le luxe ont pris trop d'importance.

La dénonciation dans ce texte d'Adimi ne se limite pas à cette critique du monde des affaires, elle touche également d'autres domaines où ces affairistes étendent leur influence. La bataille judiciaire inscrite au cœur de l'intrigue est un des aspects visés par la critique sociopolitique du roman. A travers le passage qui suit, on s'attaque implicitement à l'instrumentalisation de la justice pour régler des comptes :

Les généraux déposèrent plainte et passèrent quelque coup de fil au ministre de la justice. Youcef est revenu chez lui. Il attend que la justice se mette en branle. Il sait qu'elle peut être très longue comme très rapide et que tout dépendra des relations qu'ont les généraux d'un côté et de celles de ses parents de l'autre. Chacun s'active. C'est comme un jeu de cartes, une bataille, gagnera celui qui aura la carte la plus élevée, un ministre, un juge à la cour mais aussi parfois des hommes de l'ombre qui n'apparaissent sur aucun organigramme officiel, qui n'ont aucune fonction publique, que l'on peut apercevoir parfois dans le coin d'une photo ou d'une vidéo officielle. Eux, possèdent souvent plus de pouvoir que des généraux et des ministres. Ce sont des hommes d'affaires, des proches du président, des faiseurs de rois ou de fous. [Adimi, 2016 : 79]

Dans ce passage, la narratrice aborde un aspect du fonctionnement de la justice en Algérie dans les années 2000. Elle met en évidence la manière dont les puissants, notamment les généraux, utilisent leurs relations pour influencer les décisions de justice. Youcef, un personnage important du roman, attend que la procédure judiciaire commence, mais il sait très bien que ce n'est pas un système juste. Ce n'est pas la loi qui décide, mais les connexions et les rapports de force. Adimi compare la situation à « un jeu de cartes » où celui qui a « la carte la plus élevée » un ministre, un juge, ou même un homme de l'ombre, l'emportera. Cela montre que la justice n'est pas égale pour tous, et qu'elle est contrôlée par une élite.

L'autrice insiste aussi sur le rôle des « hommes de l'ombre », des personnages mystérieux et puissants qui ne sont pas officiels mais qui ont beaucoup d'influence. Ce sont souvent des hommes d'affaires ou des proches du président. Ils ne sont pas visibles, mais ils ont plus de pouvoir que les ministres ou les généraux. Cela souligne la corruption et le manque de transparence du système. Ce passage critique un pays où la justice ne protège pas les citoyens, mais sert les intérêts des plus forts. C'est une dénonciation du pouvoir caché et des inégalités dans la société algérienne après la guerre civile. L'autrice montre que malgré la fin des violences, le peuple ne retrouve pas vraiment ses droits.

Par ailleurs, comme pour illustrer cette justice aux ordres, la narratrice relate l'histoire de Jamyl, un enfant âgé d'à peine un an, qui se retrouve privé de l'affection de sa mère. Celle-ci n'avait pas pu obtenir la garde de son propre fils après la mort de son mari dans un attentat. En effet, faisant valoir leur réseau d'influence, les grands parents de Jamyl privent ainsi la mère de son enfant :

A quelques rues de là, Jamyl dine avec ses grands-parents, un général à la retraite et sa femme, chez qui il habite depuis la mort de son père dans un attentat à la bombe en 2007. Sa mère n'avait pas réussi à obtenir la garde de son fils, alors âgé d'à peine un an. Le grand père, fou de douleur, souhaitait avoir son petit-fils auprès de lui. Il n'eut qu'à passer un coup de fil et le système tout entier, composé de juges, de politiques, de militaires, d'hommes d'affaires, cette étrange machine qui regroupe des milliers d'hommes à tous les niveaux de responsabilité du pays se mit en marche pour protéger les intérêts du général. Et c'est ainsi que Jamyl, encore bébé, s'installa dans la maison de ses grands-parents, ne voyant plus sa mère, depuis, que deux ou trois fois par an sous la surveillance du chauffeur. [Adimi, 2016 : 26]

Dans ce passage, on apprend que Jamyl vit chez ses grands-parents depuis la mort de son père dans un attentat en 2007. Sa mère n'a pas pu avoir la garde de son fils, qui avait à peine un an à ce moment-là. Son grand père, un général à la retraite, a utilisé son influence pour que Jamyl reste avec eux. Le texte explique que le grand père a fait appel à un système composé de juges, de politiques, de militaires et d'hommes d'affaires. Ce système s'est mis en marche pour protéger les intérêts du général. Depuis, Jamyl ne voit presque plus sa mère, seulement deux ou trois fois par an, et

toujours sous la surveillance du chauffeur. Ce passage montre comment le pouvoir a influencé la décision sur la garde de Jamyl et comment cela a séparé l'enfant de sa mère.

Ce passage, en tant que sociogramme, témoigne du flou et des contradictions autour du système judiciaire algérien. La justice, une machine qui regroupe l'ensemble des organes judiciaires, principalement les tribunaux, qui a pour mission d'interpréter la loi et d'en assurer l'application, son rôle fondamental est de trancher les litiges en déterminant ce qui est juste ou injuste, en se basant sur les textes législatifs et réglementaires en vigueur. C'est cette fonction qui est en question dans cet extrait. L'Histoire narrée conduit à dire que l'état de droit n'est plus garanti au sein de cette société où l'on prive une mère de garder son propre bébé. Elle témoigne d'une justice aux ordres, à la merci des nouveaux riches qui dictent leurs lois au détriment des lois de la République.

En somme, de ce qui précède, nous pouvons conclure à l'envahissement de cette fiction par les témoignages. De nombreux extraits traités dans ce chapitre renvoient au discours social qui circule dans la société de référence autour d'événements ayant réellement lieu ces dernières années. Ce constat nous conduit à faire une analogie avec le constat sur la crise de la fiction d'après-guerre établi par Henri Godard.

## **Conclusion**

Au terme de ce travail, on peut conclure que le roman *Les Petits de Décembre* de Kaouther Adimi illustre la manière dont la littérature peut participer à l'écriture de l'Histoire. À travers une intrigue simple, celle d'enfants qui refusent de céder leur terrain de jeu, l'auteur revisite des moments clés de l'histoire contemporaine de l'Algérie, en particulier la décennie noire et les années 2000. En s'éloignant des discours officiels et à travers une fictionnalisation de l'Histoire, elle propose une vision critique centrée sur le vécu quotidien et les injustices sociales.

Dans le premier chapitre, nous avons fait une étude de la fictionnalisation de l'Histoire dans ce corpus. L'objectif était d'analyser comment l'auteur évoque la décennie noire en utilisant la fiction. Nous avons vu qu'elle choisit de faire apparaître cette période de manière indirecte, à travers les non-dits, les souvenirs et les comportements marqués par la peur. Ce choix narratif permet de souligner l'impact profond du conflit sur les personnages, sans recourir à des scènes violentes. Le résultat de cette analyse montre que la fictionnalisation de l'Histoire est un moyen de transmettre une mémoire collective et qui permet de rendre accessible au lecteur une histoire douloureuse, tout en la rendant plus humaine.

Dans le deuxième chapitre, nous avons étudié la dimension sociocritique du roman, avec pour objectif de comprendre comment la romancière critique la société algérienne des années 2000 à travers une intrigue centrée sur des enfants. En analysant leur opposition à la confiscation de leur terrain de jeu, cette étude a mis en évidence plusieurs aspects dénoncés par la narratrice : les inégalités sociales, les abus de pouvoir, mais aussi le rôle de l'armée dans la vie civile. Le personnage du général symbolise cette autorité militaire qui s'impose, montrant comment les élites imposent leurs décisions sans tenir compte de la population. Par ailleurs, la justice, loin d'être indépendante, apparaît manipulée, incapable de défendre les plus faibles. Le résultat de cette étude est que le roman à travers une situation simple critique un système politique autoritaire.

En définitive, ce travail permet de dire que Kaouther Adimi écrit l'Histoire à travers une forme littéraire engagée et accessible. Dans ce roman, Kaouther Adimi montre que l'écriture de l'histoire s'opère à travers la parole et la mémoire des gens

ordinaires. En racontant la révolte d'un groupe d'enfants d'Alger contre l'armée qui veut prendre leur terrain de jeu, l'écrivaine met en lumière la manière dont le passé continue de vivre dans le présent. L'histoire de ces enfants fait écho à celle du pays tout entier : les luttes, les injustices et les espoirs trahis de l'Algérie indépendante. Adimi donne la parole à plusieurs personnages ; enfants, adultes, anciens combattants pour construire une mémoire collective, loin du récit officiel imposé par le pouvoir. Cette diversité de voix permet de restituer une histoire multiple, vivante et humaine. Par une écriture simple et engagée, elle refuse l'oubli et dénonce la confiscation du passé par les institutions. Ainsi, elle transforme la fiction en un acte de mémoire et de résistance.

Elle propose une autre vision du passé en utilisant la fiction comme un moyen d'expression libre. Hans-Robert Jauss affirme en ce sens que, « Dans l'écriture de l'Histoire, l'emploi des moyens de la fiction [...] jette aussi un pont entre présent et passé, un pont qui représente le meilleur moyen pour faire comprendre et donc rendre communicable l'altérité des mondes historiques devenus lointains et étrangers, et ce grâce à la puissance de dévoilement de la fiction. » [Jauss, 1989 :93]. Par ailleurs, en mettant en scène des personnages ordinaires, l'autrice a pu traiter des sujets graves avec une certaine légèreté. Le comment de cette écriture passe par une narration indirecte, faite de silences, de gestes simples, d'émotions et de symboles. Le pourquoi repose sur une volonté de redonner la parole à ceux qu'on a souvent oubliés, de transmettre une mémoire sensible et d'offrir une autre façon de comprendre l'Histoire algérienne. Toutefois, cette démarche ouvre des perspectives importantes, elle montre que la littérature peut servir de pont entre le passé et le présent, en aidant les lecteurs à mieux comprendre leur Histoire et s'interroger sur leur société actuelle.

## **Bibliographie**

### **I. Corpus d'étude**

- Kaouther Adimi, *Les petits de décembre*, Alger, Barzakh, 2016

### **II. Ouvrages théoriques**

- Achille Mbembe, *Critique de la raison négre*, Paris, La Découverte, 2013.
- Christiane Achour, Simone Rezzoug, *Convergences critiques*, Alger, OPU, 2005.
- Claude Duchet, *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979.
- Dominique Viart, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005.
- Hafid Gafaïti, *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987.
- Jean Bessiere, *Le roman contemporain ou la problématique du monde*, Paris, PUF, 2010.
- Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982.
- Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, 2000.
- Pierre Barberis, *Le Prince et le marchand. Idéologiques : la littérature et l'histoire*, Paris, Fayard, 1980.

### III. Articles et thèses

- , « pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Poétique*, n°12, Seuil, 1972.
- , « sociocritique et analyse du discours », dans *La littérature et le social*, Paris, Larousse, 1974.
- Benjamin Stora, conférence à l'INALCO, 2011
- Claude Duchet, « littérature et société », dans *Littérature*, n°6, Paris, Larousse, 1972
- Hans-Robert Jauss, « L'usage de la fiction en histoire », *Le Débat*, n° 54, mars-avril 1989, p.93.
- Josias Semujanga, « Les méandres de l'histoire et de la fiction dans le roman africain », Bisanwa J, Kavwahirehi, K (dir.), *Dire le social dans le roman contemporain*, Paris, Honore Champion, 2011.
- Michel Morin, « La Mère patrie », [en ligne], consulté le 12/05/2025 ; url : <http://www.revueargument.ca/article/1999-03-01/85-la-mere-patrie.html>
- Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n°151-152, 2011, pp.7-38.

## Résumé :

Le mémoire intitulé L'écriture de l'Histoire dans Les Petits de Décembre de Kaouther Adimi étudie la manière dont l'auteur écrit et raconte l'Histoire de l'Algérie contemporaine à travers son roman. L'objectif est de montrer que la littérature peut servir à préserver la mémoire collective et à dénoncer les injustices sociales et politiques du pays.

Le roman Les Petits de décembre, publié en 2019, raconte la révolte pacifique d'un groupe d'enfants d'un quartier d'Alger contre des généraux voulant construire leurs villas sur leur terrain de jeu. À travers cette histoire, Kaouther Adimi met en avant des thèmes comme la résistance, la justice et la lutte contre les abus de pouvoir. Le récit, bien que simple en apparence, est profondément symbolique : il montre la jeunesse algérienne comme porteuse d'espoir et de changement.

La première partie du mémoire s'intéresse à la représentation de la décennie noire des années 1990. La jeune écrivaine y fait revivre cette période tragique à travers des personnages qui portent la mémoire du pays, comme Adila, une ancienne moudjahida qui raconte la guerre civile, ses violences et ses pertes. D'autres témoignages évoquent la peur, la mort et les traumatismes, notamment celui d'un policier assassiné par son voisin ou d'un soldat brisé par les horreurs de la guerre. À travers ces récits, le roman met en lumière la souffrance du peuple et la nécessité de se souvenir pour ne pas répéter les erreurs du passé.

La seconde partie aborde l'Algérie du troisième millénaire, marquée par les séquelles de la guerre civile, la corruption et les inégalités sociales. L'auteur y dénonce la marginalisation des anciens combattants blessés, l'incapacité de l'État à gérer les

catastrophes naturelles et la montée d'une nouvelle bourgeoisie enrichie par des affaires douteuses. Elle critique également une justice influencée par le pouvoir et l'argent, illustrée par l'histoire de Jamyl, un enfant séparé de sa mère à cause du statut de son grand-père général.

En conclusion, *Les Petits de Décembre* apparaît comme un roman engagé où Kaouther Adimi utilise la fiction pour redonner la parole aux oubliés de l'Histoire : les femmes, les enfants et les victimes ordinaires. En mêlant mémoire, Histoire et critique sociale, elle propose une écriture qui résiste à l'oubli et qui invite à réfléchir sur le présent de l'Algérie. Le roman montre ainsi que la littérature peut être un moyen de transmission, de dénonciation et de reconstruction de la mémoire collective.